

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 " " 14 " " six mois.
 " " 7 50 " " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER
et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

3 mars 1863.

Le *Moniteur*, rompant enfin le silence qu'il avait gardé pendant quelques jours sur l'insurrection polonaise, se borne à constater les différentes contradictions qui existent dans les nouvelles qui nous arrivent du théâtre de la guerre :

« Il devient difficile de se rendre compte des événements qui se passent en Pologne. Selon la source dont elles émanent, les dépêches présentent les choses sous des aspects différents. Ainsi, aujourd'hui, deux télégrammes datés du même jour, 28 février, donnent des nouvelles contradictoires. L'un, venant de Cracovie, annonce que Langiewicz a été vainqueur à Malogotz, et qu'il a, depuis cette affaire, occupé une ville abandonnée par les Russes. L'autre dépêche, transmise de Varsovie, dit que le chef des insurgés a été battu et blessé dans le combat de Malogotz, et que, poursuivie sans relâche depuis lors, sa bande a été définitivement dispersée le 26, après avoir perdu tous ses bagages. Les deux nouvelles ne concordent que sur un point, c'est sur la direction prise par Langiewicz, qui se serait rapproché de la frontière autrichienne à Jendrzejow. Cette dernière circonstance indique clairement qu'il s'agit des mêmes événements. »

La France assure que les jeunes Polonais arrêtés en Prusse et remis aux autorités russes, viennent d'être enfermés dans la forteresse de Modlin.

Ils ont été, dit-on, l'objet d'une intervention bienveillante, et les autorités de Varsovie auraient déclaré qu'ils seraient mis en liberté... à la fin de la lutte.

Les dépêches reçues tant de Cracovie que de Berlin annoncent que le gouvernement russe prend des mesures énergiques pour étouffer à tout prix le mouvement insurrectionnel qui s'étend de jour en jour. Dans ce but, dit un télégramme de Cracovie, 40,000 Russes avancent vers le Bug.

A Berlin on affirme que les Russes,

ayant amassé en Pologne des troupes en nombre suffisant, attaquent les bandes dès qu'elles essaient de se reformer, et qu'il devient de plus en plus difficile de continuer l'insurrection.

En ce qui concerne les derniers engagements dont les résultats sont annoncés d'une manière contradictoire, nous nous bornons à reproduire plus loin le texte même des dépêches.

Pendant que la Pologne vouée à l'impuissance, s'efforce, sous les regards de l'Europe impassible, à reconquérir sa nationalité, le gouvernement russe donne l'ordre d'étouffer l'insurrection dans le plus bref délai. Le massacre et l'incendie lui donneront raison. Voilà la seule logique qui dominera cette grande question. La Russie étant plus forte que la Pologne, on laissera écraser la Pologne. C'est logique ! Et quoi de plus concluant que le canon ?

Les dernières nouvelles de Cracovie annoncent que tout le palatinat de Kalisch est en insurrection et que les employés russes s'enfuient en masse vers la Silésie.

Une dépêche de l'Agence Havas annonce que les partisans d'une restauration monarchique en Grèce, ne pouvant tomber d'accord, le gouvernement provisoire serait disposé à proclamer une république fédérative dans laquelle seraient comprises les îles Ioniennes.

Le Fontenoy, qui avait été envoyé à la Havane par mesure sanitaire, a reçu l'ordre de rallier l'amiral Jurien de La Gravière dans le golfe du Mexique, en emportant deux mille sacs de charbon, les parcs de la Vera-Cruz commençant à être épuisés. Ce navire a dû quitter la Havane dans les premiers jours de février, en ayant ses batteries bondées de combustible.

J. REBOUX.

Le télégraphe mentionne un article semi-belliqueux du *Morning-Post*, dont voici le résumé :

« L'Angleterre a adopté la politique de non-intervention. L'Angleterre n'est pas

intervenu dans les révolutions d'Europe et d'Amérique ; mais il est des circonstances où le principe de non-intervention cesse d'être applicable. En général, la non-intervention est une vertu ; mais elle peut devenir un crime. Si la Russie et la Prusse veulent continuer leurs procédés vis-à-vis de la Pologne, le devoir de l'Angleterre sera d'empêcher un pareil crime. Tel est aussi le sentiment général de la Chambre des communes. »

Une correspondance adressée de Varsovie, le 21 février, au journal *l'Italie*, décrit l'aspect que présente cette ville depuis le jour où a éclaté l'insurrection en Pologne ; la vie intérieure n'y est qu'une succession d'espérances, d'exaltations ; et d'angoisses. Voici quelques extraits de cette lettre :

« La cavalerie occupe les carrefours, l'artillerie les principaux débouchés et les places ; nos jardins publics sont fermés et garnis de soldats. A onze heures, grand fracas de tambours et trompettes ; dans toute la ville éclatent des cliquetis d'armes. Les cavaliers galoppent par les rues, les canons roulent. C'est le relevé des gardes et des consignes.

« La ville est toujours immobile, et puis tout retombe dans le calme accoutumé. A trois heures, comme par enchantement, Varsovie s'anime pendant une heure ; il y a un grand mouvement, surtout dans la rue du Nouveau-Monde et celle du faubourg de Cracovie. La foule est sortie de terre et repasse devant les batteries et les lignes russes. A quatre heures, tout s'apaise ; l'on rentre, les passants deviennent de plus en plus rares. A six heures, quelques lanternes sillonnent les rues par-ci, par-là, quelques lumières brillent aux fenêtres. A neuf heures, aux dernières vibrations de la grande choche de Saint-Jean, les lumières s'éteignent. Tout est noir à Varsovie, tout est désert. A dix heures les tambours roulent, les trompettes sonnent le couvre-feu ; quelque passant arrêté entre précipitamment, s'il a pu échapper aux postes. La cavalerie et l'infanterie sillonnent les rues désertes et ténébreuses. Malheur à celui qu'elles rencontrent par les rues ! Essiez-vous le feu chez vous, votre famille à l'article de la mort, vous ne pouvez ni ne devez sortir. Que les malades meurent sans médecins et sans remèdes, c'est leur affaire.

« Mais, dans cette ville morte, pour ainsi dire, la vie n'en est pas moins active. La nuit, dans ces maisons silencieuses, aux fenêtres

désquelles on ne voit pas de lumières, pendant que sous ces fenêtres passent les patrouilles russes, que le pavé résonne sous les sabots des chevaux et que l'air re-entend des mots d'ordres des sentinelles et des cliquetis des armes, dans la chambre la plus reculée, toute la famille veille ; les fenêtres ont été calfeutrées pour ne pas trahir la réunion ; les uns prient pour leur père, leur frère, pour leur patrie en danger ; les autres filent de la charpie ; on arrange de petits paquets de provisions, l'oreille inquiète écoute les bruits de la rue, tout Varsovie est alors en prière ou au travail ; femmes, enfants, vieillards, chacun fait ce qu'il peut.

« Jour et nuit, dans d'invisibles retraites, d'audacieux patriotes fabriquent armes, poudre, balles et équipement ; ils impriment les ordres, les proclamations du comité secret, en énormes quantités, ou font paraître les journaux clandestins, d'autres, avec un bonheur incompréhensible, placardent sur les murs de Varsovie les pièces imprimées, reçoivent et expédient les dépêches, les ballots, les courriers qui vont à l'insurrection et en arrivent.

« Le gouvernement secret siège et agit avec une activité incroyable et fait rayonner ses ordres sur toute la surface de la Pologne. Sur un seul signe tout Varsovie peut s'éveiller et entourer les Russes d'un cercle de fer et de feu, entamer enfin la lutte suprême. Mais, en apparence, Varsovie dort, Varsovie ne vit même pas. »

Le conflit américain doit recevoir une prochaine solution. Les événements vont se presser, le gouvernement de Washington est dans la nécessité de jouer son va-tout d'ici à trois mois, car le premier juin il se trouvera en présence du problème le plus grave de tous. L'existence même de l'armée fédérale sera mise en question.

Cette armée se compose presque entièrement de volontaires engagés les uns pour neuf mois, les autres pour deux ans.

Le 1^{er} juin est l'échéance de ces engagements, et presque tous ces volontaires attendent avec impatience le jour de leur libération.

Que fera M. Lincoln, s'ils usent d'un droit bien acquis et veulent absolument rentrer dans la vie civile ? Essaiera-t-il un coup d'Etat ? Forcera-t-il ces volontaires à abandonner plus longtemps leurs familles à la misère ?

En admettant qu'il y réussisse, jusqu'à quel point pourra-t-il compter sur une pareille armée ?

Voici le texte d'un document très curieux reçu d'Alexandrie et qu'on assure être authentique. C'est une déclaration de guerre envoyée par le roi d'Abysinie à Saïd-Pacha et qui est arrivée à son successeur Ismail.

Voici comment s'exprime le roi d'Abysinie :

« Tu ne fais pas la guerre comme un brave, tu te caches derrière des murailles et tu tués tes ennemis avec ton canon ! Viens en rase campagne avec ton armée et là, poitrine contre poitrine, la bravoure, le courage décideront du sort des combats. C'est ainsi que se battaient nos aïeux. »

En réponse à cette lettre, S. A. Ismail-Pacha envoie quelques milliers de bachi-bozouks au-devant des troupes du roi Théodose, mais ils ne doivent les attaquer que s'ils entrent sur le territoire égyptien, et ne pas les poursuivre au-delà de la frontière.

Pologne.

On lit dans le *Czas* du 24 février :

« Nous avons raconté sommairement les scènes de carnage qui ont eu lieu à Miechow. Voici quelques nouveaux détails :

« Les soldats se sont livrés, dans cette ville, à toutes sortes d'excès, pillant, massacrant, incendiant, et méprisant les ordres de ceux d'entre leurs officiers qui s'efforçaient de les arrêter. On parle même d'un de ces officiers qui aurait reçu un coup de feu à l'épaule tandis qu'il cherchait à mettre fin au désordre.

« Vers dix heures du matin, quand la ville tout entière fut en feu, on concentra toute la population : vieillards, femmes et enfants, dans l'ancien couvent, et on l'y laissa dans la plus affreuse perplexité jusqu'à trois heures de l'après-midi. A ce moment, on chassa ces malheureux dans les bois de Protocitzke.

« C'est ainsi que 2,000 personnes sont restées tout à coup sans pain et sans refuge. Quelques personnes pensent, du reste, que ce bannissement en masse a été organisé par les officiers pour prévenir un massacre général. Le fait est que l'officier commandant le piquet qui escortait ces malheureux, fut obligé de s'armer de ses revolvers et de prendre une attitude menaçante pour empêcher les soldats de faire feu sur cette masse désarmée, où il y avait

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 MARS 1863.

— N° 45. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXVI. (Suite).

Hermann jugea prudent de taire une circonstance que Hulda ne soupçonnait point, puisqu'elle n'avait pas reconnu le baron, et dont la connaissance n'eût pu que l'affliger ; il se borna donc à cette explication.

Hulda demeurait silencieuse, la tête appuyée sur sa main.

« Tu m'en veux ? demanda-t-il avec inquiétude.

« Non, non ; mais je ne te comprends pas aussi bien que je le voudrais. Ou bien est-ce toi, mon cher Hermann, qui ne me comprends pas ? Crois-tu que j'aie à combattre quelque souffrance qui ne se fait sentir que la nuit ?

« Je sais que ton cœur pur est un temple digne des anges, et je suis aussi sûr de ton innocence que de mon honneur. Mais si tu éprouves quelque sentiment que tu ne puisses vaincre, ô mon

Hulda ! fais m'en la confidence. Personne ne te comprend mieux que moi. »

Oh ! comme sa voix était tendre et persuasive ! Hulda ne put y résister. Penetrée de sentiments délicieux, résolue à les consacrer tous à Hermann — car elle sentait en ce moment qu'elle l'aimait d'un amour tendre et profond — elle murmura en pleurant tout bas :

« J'ai essayé d'arracher de mon cœur l'image de Charles ; mais elle y reste, comme une ombre en deuil, à côté de la tienne, mon fiancée ! Si c'est là une faute, Hermann, pardonne-la moi : chaque fois que je suis seule, il m'apparaît, tel que je l'ai vu dernièrement. Je veux lui sourire ; quelque chose me pousse à lui tendre la main, à le supplier de ne pas mourir pour moi ; — mais alors il me semble que je te derobe ton bien, à toi, qui es la moitié de mon âme. »

Leurs larmes coulèrent confondues ; Hermann imprima un baiser brûlant sur le front de Hulda, lui caressa ses beaux cheveux brillants, et dit d'un ton calme et gai, bien que son cœur faillit se briser :

« Merci, mon adorée Hulda ! tu ne m'auras pas ouvert en vain ton âme innocente. Je te jure, en revanche, ou que je t'assurerai une existence plus belle, plus heureuse que ton existence actuelle, ou que... »

« Hermann ! Hulda ! Caroline ! où êtes-vous donc tous ? Venez ! Des nouvelles qui me font perdre la tête ! » cria le docteur de sa voix de basse, plus grave encore que de coutume.

Caroline était déjà au salon ; Hermann y courut, un bras passe autour de la taille de Hulda, qui se serrait contre lui toute tremblante.

« Je devine à la voix de mon père qu'il

est sérieusement fâché, dit-elle ; que peut il donc avoir ? »

Leur incertitude ne fut pas longue ; car à peine le docteur les aperçut-il qu'il s'écria, en tournant et retournant une lettre dans ses mains avec la plus vive agitation :

« De jolies histoires, ma foi ! Quelle diable de route ce garçon peut-il avoir prise ? Essayez un peu d'y comprendre quelque chose ! »

Puis il donna lecture des lignes suivantes :

« Mon honoré ami et frère !

« Je suis convaincu que tu n'interpréteras point faussément notre manière d'agir ; car que pouvions-nous faire, de par le diable ? Tu sais que les femmes sont très-chatoilleuses en ces matières là ; la mienne n'a rien voulu entendre, et force m'a été pour cette fois de céder bon gré malgré, sous peine de voir la paix du ménage à jamais détruite. D'ailleurs, soit dit entre nous, bien que mon cœur saigne à la pensée que ce garçon si vif et si gai ne sera point mon gendre, je ne puis m'empêcher de m'avouer tout bas qu'il ne mérite pas Hortense. Car tu sauras que, dès ce moment que je maudis de toute mon âme, son amour pour elle devint de glace. Je m'en aperçus bien pendant notre séjour à Stromstad ; mais je fermai les yeux, espérant que cela se remettrait de soi-même. Ah ! bien oui, se remettre ! Au contraire, il devint mélancolique, soucieux et froid envers ma fille, qui ne l'en aimait pas moins et qui lui pardonnait tout. Nous revînmes ici, et... mais pourquoi te répéter ce que tu sais sans doute depuis longtemps ? Du reste, frère, il ne faut pas traiter Gothard trop sévèrement ; pareille

chose aurait pu nous arriver aussi dans notre jeunesse, et je ne lui en veux que d'avoir attaché si peu de prix à Hortense, qui n'a cessé de lui montrer une patience angélique — c'est un témoignage que je dois lui rendre, bien qu'elle soit ma fille.

« Ma goutte va beaucoup mieux depuis les eaux ; mais cet événement m'a fait au cœur une blessure que le temps seul pourra guérir. Je ne parle point d'Hortense ; la pauvre enfant ! elle n'est pas accoutumée au chagrin et aux soucis.

« Dieu soit avec toi, mon cher frère ! Nous restons amis comme par le passé. Salue de ma part ta femme, ta fille et Gothard ; j'ai aimé ce garçon-là comme mon fils, oui, sur mon âme, comme mon propre fils.

« Ton fidèle ami, THORSEN.

« Forshalla, 24 juillet 1830. »

La plus grande surprise se peignit sur tous les visages ; Hermann seul eut un léger pressentiment de la vérité, mais trop vague pour qu'il lui fût possible de l'exprimer.

« Si vous comprenez, dites-le ! » s'écria le docteur, mécontent de voir que personne ne semblait disposé à discuter avec lui ce cas singulier.

« Le quatrième sommes-nous ? demanda enfin Caroline avec un effort mortel. Cette lettre a été écrite immédiatement après le départ de notre fils ; quel chemin peut-il donc avoir pris ?

« C'est ce que je demande depuis longtemps, dit Bundler ; mais vous autres femmes vous n'en finissez jamais. Admettons qu'il fût parti une couple de jours avant la lettre ; elle est du 24 ; d'où vient qu'il n'est pas encore arrivé ?

« Il peut avoir pris une autre route, fit observer Hermann.

« Une autre route ? En vérité, c'est absurde ! Est-ce le moment de courir le monde, quand il vient de faire Dieu sait quelle folie ! D'ailleurs, son congé est expiré depuis huit jours.

« S'il était tombé malade quelque part ! dit Hulda en pâlisant.

« Malade ? Tu n'entends rien à ces choses-là, mon enfant ; il me semble plutôt qu'il n'a pas toute sa raison.

« Grand Dieu ! s'écria Caroline, pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé un malheur ! Songez donc, s'il s'était cassé un membre :

« Bon, lamentez-vous maintenant ! Les larmes des femmes sont comme le tonneau des Danaïdes ; on a beau puiser à cette source, elle n'est jamais tarie. Ne deviendras-tu jamais raisonnable, chère Caroline ? Ne comprendras-tu jamais qu'un retard de quelques jours ne prouve pas qu'on se soit rompu bras et jambes ? Il peut être cause par des milliers de raisons qu'il nous est impossible de deviner. »

« Le bon docteur était dans une trop violente agitation pour remarquer qu'il se contredisait lui-même.

Chaque nouvelle journée qui se passait sans ramener Gothard augmentait l'inquiétude de la famille. Déjà une semaine s'était écoulée depuis la réception de la lettre de Thorsen, et l'on n'entendait pas encore parler de lui.